

La dernière qui sonne

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 19

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215580>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DU TABAC OU LA VIE

«Vous aurez toujours des pauvres avec vous», dit l'Écriture sainte et certes, nul n'est mieux placé pour juger de la vérité de cette parole que les Bourses des pauvres de nos communes vaudoises. En effet ces administrations reçoivent parfois des demandes de secours, conçues dans un style n'ayant qu'une vague ressemblance avec celui de Voltaire, de Benjamin Vallotton ou de tel autre littérateur ancien ou moderne. En voici un curieux échantillon recueilli dans les archives d'une commune jurassienne par M. F. R. Campiche, archiviste.

Champ de l'Air, le

Messieurs les membres de la Municipalité de S.

Je viens par la présente lettre me recommander à vos bontés si c'est pas possible pour du tabac, un paquet par semaine. Il m'est impossible de restés davantage sans tabac, enfin je prends patience ces quelques jours, jusqu'à [ce] que ces Messieurs aie accordés ma demande, c'est tous ce que je vous demande, que 20 centimes par semaines qui fait 10 fr. 40 cent. par année. C'est peu de chose que sa, vous pouvez bien m'accorder ma demande qui vaudra mon honneur, pour moi et pour ma commune. Au lieu que de vous voir dépouillés des mal-faiteurs [savoir] par votre ressortissant NN et deux forçats qui ne demande pas mieux [de faire] ce que je leurs ai prédit avant que d'entrer au C... pour soulever la bourse de la Commune pendant la nuit. Les deux forçats iront prendre la bourse pendant que je ferais la sentinelle autours de la maitson le (au) moindre bruit, un coup de sifflet pour avertissement où nous gagnons les bois. Pour ceux qui aurons audace de venir à notre poursuite, nous les tuerons sans avertissement, pour nous rendre [ensuite] dans les pays étrangers. Ce que je dis, ce n'est pas de la folie, mais des rages co[n]tre vous en me promettant toujours du tabac dans les prisons de S... en me menaçant qu'on devrait me mettre les chaînes aux pieds que je ne puisse pas me sauver. Vous avez raison, mais ils ne vous faut pas attendre trop tard. Je n'est pas peur de vous le prouver en Municipalités ce que j'ai prédit sur la lettre. Je c'est très bien ce que je dit et ce que je fait. Messieurs d'après ce que vous m'avez dit dans les prisons de S... que mon père est un ivrogne, qui la manger sont bien en débauche, en disant que mes frères sont que des voleurs et que des mauvais sujets et autres choses trop longs à détailliers, je demandés du tabac à Monsieur le Syndic honetement, ils a eu l'audace de me menaser en me disant qu'on ferait bien de me mettre les chaînes au pied, c'est à vous Monsieur le Syndic qu'il faut les mettre pour vous dégraisser un peu. Ma foi malheur pour vous si vous ne m'accordés pas ma demande au plus vite, sans plus tarder. Faites de moi ce que vous voudrés, renvoyés une réponse à ce que je vous ais demandés. *Tabac véritable.*

Recevez, Messieurs, mes salutations, etc.

Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que l'auteur de cette missive était un aliéné que sa commune d'origine avait fait interner à l'ancien établissement du Champ de l'Air, à Lausanne. D'autre part on peut espérer que celle-ci sut mettre sa caisse à l'abri des tentatives de cambriolage dont elle était menacée.

F.-R. Campiche.

Vilaines bêtes. — A l'inspection un soldat se présente sans sac et sans fusil.

— Où est votre sac ? demande l'inspecteur.

— Mon capitaine, il est complètement mangé par les gerces.

— Ah ! et votre fusil ?

— Mon fusil aussi, mon capitaine.

Pn.

Bien de chez nous. — Lors d'une prise d'inventaire successoral, dans une commune vaudoise, le juge de paix interpelle son greffier :

— Voilà une brouette qui n'a point de roue; ce n'est donc plus une brouette !

Sans sourcilier, le greffier inscrivit alors sur le minute :

« A peu près une brouette, 20 fr. »

Oui, oui, c'est bon. — Un passant donne un sou à un pauvre.

— Merci, mon bon monsieur, dit le mendiant; Dieu vous le rendra là-haut.

Et le monsieur, avec bonhomie :

— Oh ! qu'il ne se presse pas !



* FUMÉE *

Après le goûter et les premiers épanchements, je dus m'en aller mettre au lit. Je devais être si fatigué ! « Quatre jours et quatre nuits en route ! » s'écriait mon oncle, en me regardant avec compassion, « maintenant six heures dans les wagons et les diligences ! » Il y avait de quoi rendre malade la personne la plus robuste : le repos seul pouvait prévenir le mal.

Je me disposais donc à me retirer.

— Tu connais ta chambre, dit ma tante en me remettant une lumière, c'est toujours la même, ton ancienne; depuis toi, personne n'y a rien touché. Dors bien, mon Gustave.

Comme je sortais, elle me rappela.

— Et surtout, prends garde de ne pas réveiller Mlle Sophie, ajouta-t-elle en levant le doigt pour m'engager à ne pas faire de bruit. Elle avait mal à la tête, et s'est couchée déjà dans l'après-dînée.

« Mademoiselle Sophie ? » allais-je demander avec étonnement. Je me contins. Ma tante n'était plus seule; une dame du voisinage venait d'arriver pour passer la soirée avec elle; mes questions seraient intempestives. D'ailleurs la personne dont on me parlait devant ne pas m'être étrangère; avouer que je ne la connaissais pas serait peut-être une grosse bêtise, qui, commentée par la dame en visite, aurait bientôt de grosses conséquences. Je m'éloignai donc sans en apprendre davantage.

II

Une raide rampe d'escalier à gravir, et me voilà dans mes domaines. Salut à toi, bonne chambre antique, murs jaunés par la fumée du tabac et quelque peu décrépits, lambeaux de tapisserie, canapé usé; salut vous tous, meubles vénérables, datant sans doute de plus d'un demi-siècle ! Chers compagnons de route, après deux ans d'absence, je vous retrouvais donc aussi, toujours les mêmes, réminiscence bien vive de ce temps heureux où, étudiant à l'Académie de Lausanne, je venais pendant l'été passer trois mois chez ma tante. Oui, c'étaient bien là mes pipes autour du miroir, mes livres, la canne avec laquelle j'avais parcouru la Suisse, les quatre vieilles gravures retenues à la muraille par des épingles; Voltaire, grimaçant du côté de Calvin, et l'arche de Noé avec sa voile, vis-à-vis de la scène de chasse... On n'avait rien dérangé, à ma demande, et grâce sans doute aux soins de mon oncle. Je lui en sus un gré immense. J'étais si agréablement ému par la vue de tant d'objets qui tous avaient l'air de me souhaiter la bienvenue.

Au fait, ma chambre n'était pas belle; je crois presque qu'elle ne le fut à aucune époque. Je ne l'en aimais que davantage. A mes yeux, elle avait un charme que je ne saurais dire. Le canapé surtout, ce vétéran, héritage d'une autre génération, fit pendant de longues années mes délices. Aussi, quels réjouissants acrocs dans sa couverture de laine verte ! Quelles bosses ! quels confortables creux ! Et puis, partout de petites touffes de bourre venant mettre le nez à la fenêtre et solliciter en quelque sorte leur délivrance. Comment rester sourd à leur muette prière ? Impossible ! Mais voici un erin plus long que les autres. Vite, l'une des extrémités entre les dents, l'autre dans la main gauche : c'était une guitare ! Et quels airs mélancoliques je modulais sur cet instrument improvisé !

Je déposai ma lumière et, plein de ces souvenirs, je me mis à arpenter mon modeste chez-moi.

Je vis bientôt que je reprenais mes anciennes habitudes, marchant de préférence sur telle planche, évitant tel neud, faisant crier la boiserie un peu levée, tout près du lit, puis tournant à gauche. J'avais fait cent et cent fois la même manœuvre, jadis, en fumant ma longue pipe à tête de Maure, ne manquant jamais de m'applaudir intérieurement lorsqu'elle réussissait au gré de mes espérances et que, sans dévier, j'avais pu suivre d'un bout à l'autre la ligne foncée qui séparait mon plancher. Aujourd'hui, je m'exerçais encore avec le même plaisir. Décidément je n'avais pas laissé mon savoir en Allemagne : l'appareillage retentissait de mes pas cadencés, et nulle musique... Silence ! Quelque chose avait bougé, oui, vraiment, là, du côté de la cloison de bois. Je m'arrêtai et tendis l'oreille. Le bruit se renouvela... une légère respiration... dans la chambre à côté. L'avertissement de ma tante me revint

à l'esprit; je n'y pensais déjà plus. Ohé ! c'est notre demoiselle : plus de promenade bruyante. Un, deux, trois, me voilà dans mon lit et ma chandelle est éteinte.

Et pourtant je ne dormais pas.

L'as-tu éprouvé comme moi, cher lecteur ? Le bien-être matériel prédispose aux réflexions sentimentales. Or, j'étais si heureux, de retour au sein de ma bonne petite ville, chez mes chers parents, dans ma chambre si commode, sous mon gros duvet.

Cette jeune demoiselle, pensai-je, est donc une connaissance de ma tante. C'est curieux, je n'en ai jamais entendu parler. Probablement la fille de quelque amie. Sans doute elle n'est ici que depuis peu de temps... en séjour... oui, elle occupe la « chambre à donner ». Au fait, que m'importe ! Je fermai les yeux pour dormir. Un divin petit ronflement perçu à travers la cloison me ramena à mon sujet, et bien vite. Aussi quel ronflement ! ronflement bijou !... Elle est décidément jolie, fut la conclusion d'une alternative que je me posais depuis une minute. Un son si flûté ne peut sortir que d'une bouche... Ma tante a dit : Sophie. Elle se nomme Sophie, nom un peu sévère, mais n'excluant pas les grâces de la jeunesse... Dix-huit à vingt ans, l'âge des amours !... Pour peu qu'elle nous reste une semaine encore, je serai bien heureux.

Lecteur, tu le vois, je tombais dans le tendre. Mais pourquoi t'en étonner ? Si déjà tu es vieux, tu ne l'as pas toujours été; tu dois ne pas me trouver si ridicule.

D'ailleurs je ne restai pas là. Il me vint dans l'idée que j'étais dans cette période de la vie où le jeune homme devient sérieux. Sans nul doute j'avais atteint le terme : j'étais sérieux, très sérieux. Or donc, je devais enfin songer à entrer dans la vie; pas autrement; le mariage, c'était une femme : au plus vite il m'en fallait une, et puisque un hasard tout charmant semblait vouloir me favoriser d'une façon si manifeste, pourquoi négliger l'occasion ?

Qu'il serait bon de passer ainsi sa vie à deux, uniquement à se complaire mutuellement, à s'aimer, à se le redire sans cesse ! Quelles longues et délicieuses causeries, le soir, assis côte à côte, lorsque la nuit commence, dans un demi-crêpuscule... Ah ! oui, le bonheur véritable ne pouvait se trouver que là !

Cependant, au milieu de toutes mes rêveries enchantées, mon esprit qui voulait faire preuve de prévoyance, évoquait de sombres objections, que du reste il levait bientôt avec une surprenante facilité.

Comment vivre ? pensais-je; car l'amour ne nourrit pas, malheureusement, si vif qu'il soit, d'ailleurs, comment pouvoir ?

Je répondais : Bel obstacle ! Quand on est jeune, on sait se contenter de peu. J'ai étudié; sans être un aigle, je ne suis pas un âne, je puis donner des leçons... d'allemand, par exemple; on me les paie bien; ma petite femme touche du piano, joue de la harpe, que sais-je ? elle dessine peut-être, elle a bien quelque joli talent; à nous deux, et dans un centre comme notre ville (notre chef-lieu de district... et bien d'autres choses encore) nous parviendrons sans peine à nous créer une gentille position, modeste, mais honorable, et vogue alors, à pleines voiles, l'esquif conjugal sur l'océan de la félicité parfaite !

Ah ! oui, charmante Sophie, délicieuse Sophie, Sophie si douce, si aimable, Sophie de mon cœur, je t'en conjure, ne me repousse pas, écoute au moins l'aveu que je brûle de te faire. N'est-il pas vrai, une passion si vive ne saurait rester sans écho dans ton âme ? Peut-être pourras-tu m'aimer ?...

Ah ! merci de ces célestes paroles... Vive le mariage !

J'étais si enthousiasmé que je prononçais, je crois, une bonne partie de cette apostrophe burlesque, à haute voix. Que veux-tu, cher lecteur, j'étais amoureux d'une jeune fille que je n'avais jamais vue. C'est ce qu'on appelle de la folie, j'en suis désolé, mais je parle d'un fait : naïf chroniqueur, il m'est impossible de l'altérer.

(A suivre.)

Benjamin DUMUR.

La dernière qui sonne. — Qui veut encore aller applaudir « l'avey, Grognez et l'Assesseur » au Kursaal et rire son saoul doit se hâter, car nous voici irrévocablement à la fin de cette série de joyeuses soirées. Encore quatre représentations : ce soir, samedi, demain, dimanche, en matinée et soirée, et lundi soir. C'est, nous le répétons, les dernières, irrévocablement. Donc tous au Kursaal.

Royal Biograph. — Au nouveau programme : Rio Jim dans « Le Justicier »; Gladys la dompteuse, superbe comédie sentimentale avec la vedette américaine Enid Bennett; « Fatty en bombe ! » complète le programme.

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

J. MONNET, édit. resp.